

LES ANARCHISTES EN ROUMANIE...

Nettlau demanda un jour au militant libertaire roumain Eugen Relgis: combien de «vrais anarchistes» il y avait en Roumanie, et Relgis répondit: *«Dans notre pays, l'anarchiste est une créature effrayante. Pour les bourgeois et les petits enfants, il se doit d'avoir un faciès féroce, les cheveux hirsutes, et toujours, une bombe, ou au moins un poignard, dans la poche».*

Musoiu était le contraire de cette image d'Épinal. C'était un homme doux et impassible. La «force explosive», résidait dans ses manifestes qu'il distribuait, infatigable, indifférent aux changements de régime. Il échappa aux bombardements de la guerre, survécut à la dictature et à la «révolution». Quelques mois après la «libération» de la Roumanie, toujours lucide et actif, il mourut le 14 novembre 1945, le jour de son 80^{ème} anniversaire. Bien sûr, le nouveau régime marxiste fit l'éloge de ce «précurseur» du socialisme en Roumanie. La presse dirigée ignorait l'immense œuvre libertaire que Musoiu avait réalisée durant un demi-siècle, tout seul, sans parti, sans le confort de la bureaucratie politique et policière qui régnait dorénavant sur ce pays.

Quant aux libertaires roumains, s'il en reste, ils ne peuvent se manifester ouvertement. L'opposition est souterraine, comme en Bulgarie. Si nous rencontrons, aujourd'hui, dans la presse roumaine, un article signé par un ancien compagnon de Musoiu, nous savons qu'il a fait son «*mea culpa*», ou bien qu'il essaie de concilier «*la chèvre avec le chou*».

Parmi les compagnons de Musoiu, Neagu-Negulesco publia, avant la guerre, quelques ouvrages d'études sociales, C. Brudariu, deux plaquettes sur le progrès des peuples, la paix et la culture. A. Galatzeanu mit sur pied une petite collection, «*Pagini Libere*», dans le même esprit que la revue «*Ideie*». Mais, «*Cultura Omului*» et «*Pagini Libere*», cette dernière malgré sa préférence pour les classiques libertaires, s'abandonnèrent vite aux compromis politiques «*du moment*».

Un jeune autodidacte, Ion Ionesco-Capatzana fut un propagandiste acharné de l'Espéranto. Végétarien et pacifiste, il donna toujours sa préférence aux tendances anarchistes, dans sa revue «*Vegetarismul*» (Bucarest 1932-1933). Il quitta la Roumanie vers 1935, et dirigea à Paris le service de presse en Espéranto, durant la guerre d'Espagne (1). En 1938, il s'établit à Soutraine, dans l'Oise. Là, à l'orée d'un bois, dans un chalet de bois, il rassembla une bonne bibliothèque et construisit une petite imprimerie. Il vivait de son jardin, et imprimait lui-même la revue «*Artistocratie*» (1939-1940) en quatre langues: espéranto (Capatzana), français (G. de Lacaze-Duthiers), espagnol (B. Cano Ruiz) et roumain (Eugen Relgis), Capatzana voulait édifier là, un centre de relations internationales, et les réunions entre libertaires y étaient toujours très animées. Puis, la guerre vint. Les nazis n'eurent pas le temps d'intervenir, Capatzana mourut au mois d'avril 1942, après avoir mangé, lui le végétarien intégral, des champignons qu'il avait ramassés dans «*le bois de la solitude*». Ce fut une perte grave pour le mouvement roumain. La dernière œuvre qu'il édita contenait quelques témoignages de Panait Istrati, «*l'homme qui n'adhéra à rien*».

Ce grand vagabond. Panait Istrati, connu tardivement la gloire littéraire, grâce à la compréhension de Romain Rolland. Istrati est un anarchiste, par son esprit d'indépendance, sa recherche forcenée de la fraternité humaine, son refus d'accepter les mensonges politiques et par la soif de justice qui lui inspira, après un long voyage en U.R.S.S., les trois livres qui composent «*La Russie à nu*». Cet écrivain naquit à Braïla (port sur le Danube, à quelques kilomètres de Galatzi et de la frontière russe, à l'est de la Roumanie) d'un père grec et d'une mère roumaine. Dans sa jeunesse, il milita avec les socialistes. Puis, quitta le pays et traversa l'Europe entière, pour découvrir finalement, derrière le mirage communiste, toute l'horreur de la tyrannie étatique. Istrati ne voulut adhérer à rien, mais il fut toujours le défenseur de l'homme et de sa liberté. Durant ses dernières années, un mur de silence l'isola à Bucarest où, rongé par la tuberculose, il répliquait avec force à ses adversaires et criait leurs vérités à ses calomniateurs. Il tenta, vainement, d'exiger que Romain Rolland

(1) *Liberecaua Sintazo*, publication en espéranto de C.N.T.-F.A.I.

(alors défenseur de l'U.R.S.S.) répondit à ses troublantes questions. Le temps rendra justice à l'homme et à l'œuvre de Panait Istrati, dont on ne peut prononcer le nom aujourd'hui, en Roumanie.

Eugen Relgis termine cette brève étude, en parlant, fort modestement, de lui et de ses activités.

Eugen Relgis, qui milita en Roumanie, durant 35 ans (1912-1947) quitta son pays pour l'Uruguay. Il fut le promoteur en Roumanie du mouvement *«humanitariste»* qui fut dispersé après la dictature de Anna Pauker, et l'établissement du sévère contrôle bolcheviste sur la vie culturelle roumaine. Relgis explique que *«l'humanitarisme»*, dont il exposa les principes en 1921, est une conception positive, sans dogmatisme, en constante évolution et qui contient tous les éléments favorables à l'individu, à la personnalité humaine, sans oublier les idéaux et les intérêts permanents de l'humanité entière. Ce mouvement ne se réclamait pas de l'anarchisme, mais présentait une grande similitude avec les doctrines libertaires. Le premier groupe *«humanitariste»* fut fondé à Bucarest en 1923. Il fut, avant toute chose, un centre d'études. 23 centres se formèrent entre 1924 et 1932, en Roumanie. De nombreuses publications s'inspirèrent de cette doctrine. Relgis fut secondé, durant ces années, par son fidèle secrétaire et ami, Ion Mehedinteanu (qui, atteint d'un mal incurable, se suicida en 1929).

Relgis publiait alors plusieurs revues, *«Umanitatea»* (Iasi, 1920), *«Cugetul Liber»* (1927-1928) et *«Umanitarismul»* (Bucarest, 1929-1930), auxquelles collaboraient les libertaires roumains et étrangers.

Dans *«l'Encyclopédie anarchiste»* de Sébastien Faure, Eugen Relgis exposa ce qu'était l'humanitarisme (anti-autoritaire, anti-étatique, apolitique et antipolitique, pacifiste et individualiste). Ces *«principes»* ont été traduits en 14 langues et publiés dans toutes les revues libertaires. Et Relgis écrit en conclusion:

«Voici la preuve de l'affinité de cette "grande famille humaine", dont les membres dispersés de par ce monde dominé par la violence et l'intolérance, poursuivent les mêmes buts: la liberté et le développement de l'individu, la justice vraie qui ne sera pas fondée sur l'oppression et l'esclavage, la fraternité qui signifiera la solidarité sociale et spirituelle de l'humanité dont les cellules - les individus - peuvent et doivent vivre par l'aide mutuelle, dans l'harmonie créatrice».

Gui SEGUR,
d'après un article de Eugen Relgis
dans *«Tierra y Libertad»*, n°260.
